

Notes et Souvenirs.

IL Y A LONGTEMPS!

Le plus spirituel des grands avocats de France, Me Léon Cléry publie ses souvenirs du Palais dont voici quelques pages que nous nous plaignons d'offrir aux lecteurs de la Revue Française :

En ce temps là nous étions gais outrageusement gais, et je ne saisis pas de problème inquiétant, de grave résolution, de périlleuse perspective qui n'eussent accoutumés de se poser ou de se dénouer autrement que dans un éclat de rire.

Ah! les joyeux Palais de ma jeunesse! Et la petite parlotte derrière la cinquième chambre du tribunal avec la voix de Lachaud qui sonnait si clair, et les bons contes de Laurier et les souvenirs de Crémieux!

Aujourd'hui le Palais est terne. Ne vous en défendez pas, mes chers confrères, vous êtes terne!

Assés bien ne songez-vous guère à vous en défendre, prenant volontiers l'empeu pour la gravité et la tristesse pour la profondeur.

Je crois bien que vous êtes tout de même des augures; mais je vous vois trop occupés ou préoccupés pour avoir le temps de vous regarder, et si vous vous regardez, je suis sûr que vous vous regarderiez sans rire.

Je me figure la tête d'un de nos jeunes sages si on l'eût introduit tout d'un coup et par surprise dans l'entresol du café d'Aguesseau, à l'heure du déjeuner.

Le café d'Aguesseau a été remplacé par le tribunal de commerce. On y trouve certes plus de gens agréés, mais j'ose croire qu'il y a moins de gens agréables qu'au café d'Aguesseau.

Ah! cette heure du déjeuner! Changez les costumes, c'était la basoche... La vraie basoche de Louis XI. Un contemporain revenu parmi nous y saurait reconnaître ses Landry, ses Gaultiers et ses Guillaumes.

On y mangeait d'une façon quelconque et on y bavait plutôt mal, mais quel joyeux pélemé d'avocats de tout rang, d'avocats de tout grade et de clercs... de clercs surtout.

Mauvaise et railleuse engeance, sans cesse occupés du mal d'autrui, mais si bons enfants, si en dehors, si contents de vivre, si tapageurs, d'un bon tapage de jeunesse inoffensive au fond, avec le respect des maîtres, l'amour des patrons, le culte de la maison où ils apprenaient leur métier.

Rien dans les poches, mais le cœur sur la main. Livres de camaraderie, ne croyant à rien dans leurs discours, pas même à la pluie, mais pleins de foi dans l'âme et prêts à tous les dévouements et à tous les sacrifices avec la passion de n'en rien laisser paraître et à condition qu'on leur permit de tout faire en riant... même de mourir.

Je vois encore Lenté arrivant en coup de vent, le rabat en bataille, la toque sur l'oreille et, à peine entré, interpellant chacun de sa voix éclatante, tutoyant tout le monde sans choix, sans distinction, sans égards, les vieux, les jeunes, les inconnus, les premiers et même les derniers venus. Il était tapé sur le ventre à Mahomet, interpellé Jupiter et proposé deux bocks au pape Pie IX en cinq sècs!

Gardez-vous de croire, là dessus, qu'il manquait de tact, mais il en avait tout juste quand il en avait envie et pour sa satisfaction personnelle.

A peine évadé d'une étude d'avoué où il avait appris la procédure de façon à en remontrer à toute l'École de droit où l'on n'en a que vaguement entendu parler, il ramassait tous les dossiers qui traînaient à sa portée.

Il plaidait tout ce qu'on voulait, pour ce qu'on voulait, pour rien même, pour le plaisir, comme Cassandé tue La Tournelle, dans *Marion de Lorme*.

Il sortait du café d'Aguesseau pour remonter dans la salle des Pas Perdue, qu'il remplissait de sa rumeur et parcourait les salles d'audience en tourbillon, feuilletant les placets où il savait bien qu'il n'en trouverait pas encore beaucoup à lui, mais donnant à tout le monde et à lui-même l'illusion d'une occupation qui était déjà son rêve et qu'il réalisait plus tard dans des proportions formidables.

Ce fut un grand avocat à une époque où l'on connaissait encore la mesure, au moins de réputation, et où les épithètes avaient gardé une espèce de valeur.

On n'en était pas encore à lui instruire les maîtres, les *Amiens*, les *glorieux*, les *impeccables*, un tas de nullités dont le moindre pense-catholique ne consentirait pas à faire ses brosseurs et le *bien connu* attribué aux plus obscurs et le *sympathique* qui va de l'agent de change ignoré au mal

tre d'hôtel du cabaret de nuit n'avaient pas encore fait leur apparition. Lui aussi, il faisait tout en riant, et, comme il avait de l'esprit, on ne pensait guère à se fâcher de ses boutades.

Un jour, il plaidait à l'une des chambres du tribunal et j'attendais mélancoliquement qu'il eût fini pour prendre sa place. Il lisait un rapport, fort long et pas très amusant, à ce qu'il paraissait.

Le juge qui présidait l'audience se penche vers l'un de ses assesseurs pour lui communiquer une réflexion. Lenté s'interrompt net, et le président avec bienveillance :

— Continuez Me Lenté. Et il continue.

Mais, au bout d'un instant, même jeu de scène, comme on dit à la Comédie-Française.

Alors, croyant lui devoir un avertissement charitable je lui orie à voix basse mais de façon à être entendu de tous :

— Tu vois bien, comme tu les emb... Et lui se tournant vers moi et à voix très haute :

— Oui. Mais ils me le rendent bien!

— Continuez Me Lenté, reprend le président.

Et onques depuis ne fut interrompu.

J'ajoute que ce président était un fort brave homme, assez timide au fond, très aimé et fort apprécié de nous tous et qui, certes, n'avait pas eu un seul instant, la pensée de contrarier Lenté.

Il n'en allait pas toujours de même. Un magistrat que je n'ai pas connu, était resté célèbre au Palais par la fréquence et l'impertinence de ses interruptions et de ses interpellations. C'était le fameux premier président Séguier.

Cela ne lui portait pas toujours bonheur, mais cinglé de temps en temps par une riposte partie de la barre, il y revenait de plus belle.

A cette époque, il n'y avait pas encore de barreau spécialement constitué auprès de la Cour de cassation et les avocats à la Cour d'appel plaidaient librement devant la Cour suprême.

Un jour, on appelle devant la première Chambre de la Cour, présidée par M. Séguier, une affaire où Crémieux devait prendre la parole.

Il n'était pas là. On attend un instant; il arriva éconoffié et le père Séguier (comme on l'appelle par antiphrase) l'apostrophe assez rudement sur son défaut d'exactitude.

— Pardon! M. le premier président, répond Crémieux, mais j'étais à la Cour de cassation en train de défendre un de vos arrêtés.

— C'est inutile, M. Crémieux, nos arrêtés se défendent tout seuls!

— Oui? Eh bien, celui là s'est bien mal défendu car il vient d'être cassé!

Il a été de mode, pendant longtemps, de s'amuser de la laideur de Crémieux. Il est certain qu'il n'était pas construit sur les mesures exactes du canon de la beauté grecque. Mais je ne suis pas convaincu que ceux-là qui faisaient de si faciles gorges chaudes à propos de sa figure fussent en tout point semblables à l'Apollon du Belvédère ou à l'Antinoüs et j'ajoute qu'ils eussent changé d'avis en l'entendant parler ou plaider.

C'était un merveilleux avocat et c'était un merveilleux conteur.

Un soir, chez lui, on débattait la vieille question de savoir si l'acteur était ou devait être ému en récitant son rôle et voici ce qu'il nous dit.

Il était encore très jeune avocat à Nîmes et Talma avec lequel il était fort lié, était venu en représentation dans le Midi.

Il avait le désir d'entendre plaider son ami et Crémieux le conduisit à la cour d'assises où le retenait un affaire intéressante.

Après l'audience et tout animé encore de sa plaidoirie, il alla au vestiaire pour s'habiller et changer de linge. Talma l'y accompagna et le voyant en nage et tout plein d'une émotion qui lui permettait à peine de quitter ses vêtements :

— Comment, lui dit-il, c'est vrai? Cette émotion est sincère? C'est pour de bon que vous êtes ainsi en transpiration?

— Eh bien! et vous! Est-ce que vous n'êtes pas logé à la même enseigne?

— Moi? Jamais de la vie!

— Vous me la baillez belle! Vous allez me faire croire que lorsque vous soulevez toute une salle, lorsque vous agitez ceux qui vous entendent des passions qui semblent vous agiter, vous réalez froid?

— Parfaitement, et vous en saurez la preuve demain.

à mon adresse quelques calembredaines qui prouvaient qu'il pouvait y avoir de tout dans le jeu de Talma, excepté une émotion réelle.

— Et c'est bien heureux, me disait-il. Ou en serions nous, nous pauvres ami, s'il nous fallait quand nous sommes Oreste voir des serpents réellement siffler sur notre tête, et quand nous sommes Othello, sentir nos propres entrailles dévorées par le serpent de la jalousie et cela tous les soirs de huit à onze heures! Mais nous en aurions tout juste pour six mois à ce métier-là!

Crémieux avait été fort lié avec Rachel dont il avait protégé les débuts et qui ne l'appelaient que "Petit Père".

Un soir, il avait donné une grande soirée dont elle était naturellement la reine et, tandis qu'elle se promenait à son bras, chacun venait la saluer et se présenter à elle.

Un brave député de province n'y manqua point et se ruant en dithyrambes sur la représentation de la veille à laquelle il avait assisté :

— Ah! mademoiselle! Quel succès... Quel triomphe! Quel talent! Quel génie! Mais aussi quelle œuvre ces *Horace* et ce: "Qu'il mourût".... X a-t-il rien de plus beau!....

Et il revenait sans cesse à ce "qu'il mourût" qui le passionnait.

Puis quand il fut parti, Rachel se penchant vers Crémieux :

— Ah ça!... petit père... il est assommant avec son "qu'il mourût" ? A qui en avait-il? Qu'est-ce que c'est que ça? Comment! Ce que c'est que ça? Mais c'est le cri sublime du vieil Horace quand on lui apprend que son fils est vivant.

— Ah!... où donc ça? Mais tu n'as donc jamais lu les *Horaces*?

— Moi? Jamais; je n'ai lu que mon rôle.

Je ne vous en donne pas ma parole d'honneur, mais Crémieux nous en donnait la sienne. Si vous ne vous en contentez pas, c'est que vous êtes plus difficiles que nous ne l'étions.

LE Riflard Mystérieux

Pour ne pas croire aux histoires merveilleuses, on n'en éprouve pas moins un certain attrait à en écouter parfois le récit. Il est des esprits sérieux qui prennent plaisir à aller voir jouer une féerie.

Un ingénieur civil que quelques amis attendaient à dîner, dans un cabinet d'un restaurant de la rue Royale, arriva un soir très en retard. Sa figure exprimait une satisfaction qui ne lui était pas ordinaire.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il en entrant. Vous avez bien fait de vous mettre à table et je vais essayer de vous rattraper. Tout à l'heure, vous saurez pourquoi je vous ai fait attendre.

— Au café, chacun fit une supposition qu'il croyait plus ou moins plausible.

— On t'a commandé une tour de six cents mètres pour la prochaine Exposition.

— Ma foi non!

— Tu es chargé des travaux du canal des Deux-Mers?

— Tu as obtenu la concession du chemin de fer aérien de l'Arc de Triomphe à la colonie de Juillet?

— Rien de tout cela, répondit l'ingénieur; je suis heureux, je respire, j'ai le cœur desserré, parce que je viens de me débarrasser d'un parapluie qui m'obsédait depuis quatre ans.

— Comment cela? s'exclama-t-on tout d'une voix.

— Et, encore haletant, l'ingénieur nous conta son histoire :

— C'était le 29 février 18... J'étais allé à Grenelle visiter une ancienne carrière que voulait acquérir un gros brasseur pour y installer ses caves. J'avais à étudier la nature du sol, la solidité des ébais, les conditions d'aération de ces immenses galeries. J'en sortis quatre heures du soir par une pluie battante et j'avais un assez long trajet à faire. Il ne faisait pas encore complètement nuit. A quelques pas devant moi, marchait une femme abritée sous un large parapluie.

— Etait-elle jeune ou vieille, blonde ou brune? Cela m'importait assez peu dans la circonstance. Elle avait un parapluie, c'était la seule chose qui m'intéressait. Je l'ai le pas, mais elle glissait sur la boue et sur les flaques d'eau, tandis que chacun de mes pas soulevait des éclaboussures. Je la rejoignis enfin et, sans m'attarder à des propos galants :

— Madame, lui dis-je, je voudrais bien tenir votre parapluie, parce que tout en vous garantissant, il y en aurait toujours un petit bout pour moi.

A l'instant même, la poignée du parapluie se trouva dans ma main en même temps, la femme avait disparu. J'eus beau regarder dans toutes les directions, rien! Ne fut-elle envolée que j'aurais au moins aperçu un point, une ombre. Mais, ni par terre, ni en l'air, elle n'avait laissé aucune trace. Arrivé à Grenelle, j'entraî, faute d'un café, dans un marchand de vin, pour m'y réchauffer en attendant une voiture ou un omnibus.

— N'avez-vous pas une grosse dame assise au comptoir, si quelqu'un l'a "rencontré" aujourd'hui?

— Oh! fit une vieille femme en bonnet qui tricotait à côté du poêle, c'est le 29 février... Bien sûr qu'elle n'a pas manqué de faire sa promenade?

— Qui donc cela? demandai-je.

— Est-ce que vous venez de la plaine?

A ce mot, le parapluie que j'avais placé dans un coin, près de la porte, fut pris d'un frémissement et s'éleva sur le plancher.

— Mais qui est donc cette femme mystérieuse?

— C'est Berthe Salbris, la fille d'un vieux médecin, mort depuis longtemps. Elle avait été éperdument un jeune homme. Un jour, il voulut se marier et, craignant de rencontrer des obstacles du côté de la pauvre Berthe, il lui donna rendez-vous, à la nuit tombante, dans la plaine, près d'une carrière. Depuis lors, on ne l'a plus revue. Les uns ont dit qu'elle avait été assassinée, que le meurtrier avait jeté son corps dans un puits; d'autres, qu'elle s'y était précipitée volontairement. Ce qu'il y a de certain, c'est que, tous les quatre ans le 29 février, elle traverse la plaine comme pour retourner à son rendez-vous, et que son passage est toujours marqué par un incident, une particularité, une bizarrerie. On dirait qu'elle ne vit pas, mais qu'elle se fait voir.

Partout ailleurs que dans cette boutique et devant un autre public que ces deux bonnes femmes, j'aurais haussé les épaules; mais la curiosité triompha du scepticisme qui était en moi.

— Avez-vous entendu dire, demandai-je, que par les mauvais temps, le fantôme de Berthe Salbris précède quelquefois son parapluie à un passant trempe jusqu'aux os?

Le marchand de vin partit d'un gros éclat de rire.

— Je n'en sais rien, dit la bonne femme; mais il y a des gens qui rient et qui n'en riront pas toujours.

— Là-dessus, je me levai et sortis en laissant le parapluie dans le coin où je l'avais déposé. Qu'elle ne fut pas surprise, en rentrant chez moi, de le retrouver dans ma salle à manger! Il était grand ouvert devant le feu et se faisait sécher.

— Marguerite, dis-je à ma bonne, est-ce que quelqu'un est venu en mon absence?

— Non, monsieur.

— Où vient donc ce parapluie?

— Je n'en sais rien.

Elle avait l'air vraiment ébahie. J'emportai le riflard et le jetai au fond d'un placard que je fermais à double tour.

Le lendemain, quand je sortis, je trouvai le parapluie dans l'antichambre. Il s'était logé dans le porte-manteau, entre deux cannes.

Il est resté obstiné, m'aurait-il, mais il n'aura pas le dernier mot.

Et, comme j'avais la main pour prendre une canne, la poignée du parapluie vint se poser dans ma main. Je l'emportai avec l'intention de m'en débarrasser, fût-ce au prix d'un crime.

A quelques pas de mon domicile, une averse éclata; et je pensais en riant :

— Serait-ce un baromètre en même temps qu'un riflard?

J'allai chez mon avoué. Je déposai le parapluie-fantôme dans l'antichambre et un clerc m'introduisit dans le cabinet du patron.

Après avoir traité de l'affaire qui m'intéressait, je me dirigeais vers la porte, quand l'avoué me rappela et me dit :

— Vous oubliez votre parapluie!... Quelle singulière idée avez-vous eue, ajouta-t-il, de le poser dans votre chapeau!

En effet, j'aperçus mon chapeau sur le tapis et le riflard s'en servait comme un bassin dans lequel il ruissellait.

— C'en était trop. Je sortis sans soulever et commençai à me sentir inquiet. Que faire? Briser ce persécuteur ridicule et en jeter les morceaux au vent? Mais, d'abord, l'objet ne m'appartenait pas, et qui sait quelle vengeance aurait pu tirer de moi cet ustensile évidemment chargé d'une mission? Que pouvais-je faire, simple détenteur d'un parapluie de l'ère moderne et d'un riflard de l'ère antérieure? Impossible de fermer l'œil. Si je parvenais à m'assourcir un instant, le parapluie m'apparaissait avec une tête de chauve-souris et battant des ailes.

A quelques Russes n'ai-je pas eu recours pour me soustraire aux persécutions de ce pépin maudit!

— Comme un petit mendiant me tendait la main.

— Tiens! lui dis-je, voici quatre sous, et de plus, je te fais cadeau de ce parapluie.

— Merci, monsieur, s'écria-t-il. Mais le parapluie lui échappa des mains.

— Comme il est lourd! fit le petit; je ne pourrai jamais le porter.

Et, comme je pressais le pas, je me retournai et aperçus le riflard. Il était enroulé autour du bouton de ma redingote et que je traînais le fatal ustensile comme une queue de cerf-volant!

Je supplie dura quatre ans. J'avais compté sur l'année bissextile pour y mettre fin. 29 février! Voici donc un 29 février!

J'étais, à quatre heures du soir, dans la plaine de Grenelle. La lune, le ciel, cru apercevoir un ombre. Je lui tendis le parapluie en disant :

— Merci, mademoiselle!

Et le parapluie fut docilement attiré hors de ma main et disparut.

POURQUOI EDMOND ROSTAND SERA DE L'ACADEMIE

Jusqu'à présent, l'auteur de *Cyrano* n'a pas posé sa candidature, et n'a pas encore écrit la lettre fatale, qui transforme un simple mortel, en candidat à l'immortalité, mais il semble que la candidature s'est posée d'elle-même, et j'ai pu dire que le succès en était certain. C'est d'ailleurs, l'avis d'un académicien de mes amis que j'ai familièrement "interviewé". Presque à son insu, je l'ai "fait causer", comme l'on dit, alors qu'il croyait simplement "causer", et j'ai précieusement recueilli ses paroles comme un document.

— Alors, vous croyez, lui ai-je dit, que c'est M. Edmond Rostand qui occupera le fauteuil de M. Henri de Bornier?

— Assurément oui, s'il se présente, bien entendu, puisque l'Académie ne nomme pas d'office.

— Alors, c'est un vol d'aigle!

— D'aiglon, simplement.

"Il y a un facteur que vous oubliez et qui, à lui seul, justifierait tout, c'est le succès, l'immense succès qui est une force mystérieuse et invincible faite du consentement de tous, et devant laquelle il faut s'incliner, fût-on même des réserves intimes. Puis il ne faut pas oublier qu'Edmond Rostand a rendu un immense service à l'art français, lorsqu'il a fait jouer *Cyrano*. Sa poésie très vibrante, pleine d'images imprégnées, ingénieuses, souriantes, a été comme un réveil de l'esprit français, elle s'est jouée au travers des nuages scandinaves, qui avaient obscurci l'azur de notre ciel; elle y a rappelé la clarté, cette qualité nationale, que des esprits chagrins et des sottiseries prétentieuses s'efforçaient de nous faire oublier, substituant des incertitudes massades et nébuleuses, au rayonnement de notre beau soleil. Vous voyez qu'il y a là des raisons suffisantes pour lui ouvrir la porte de l'Académie s'il y vient frapper, mais ça n'est pas tout, il est un autre motif, celui-là tout puissant, tout technique, devrais-je dire, qui milite plus que tout autre en faveur de son élection...

— Que voulez-vous dire?

— Vous savez que l'Académie est comme la flore de l'esprit littéraire français, tous les genres y doivent être plus ou moins représentés, elle se divise en quelque sorte en "compartiments" et il est évident qu'il y a des opportunités dont il convient de tenir compte, des vides qu'il faut combler. Il y a, si j'ose m'exprimer ainsi, le compartiment des grands seigneurs — ce que parfois on a appelé le parti des ducs — celui des évêques, représentant l'éloquence de la chaire chrétienne, celui du barreau, représentant l'autre éloquence; puis le compartiment purement littéraire, la plus considérable des subdivisions, puisqu'elle comprend tous les genres de littérature et va même jusqu'à la science — la science littéraire, ou la littérature scientifique, ainsi qu'il vous plaira, — dont le représentant volontiers unique, se maintient par tradition, c'était Bertrand, le géomètre fameux, qui est mort dernièrement, il avait succédé au chimiste Dumas, et c'est le chimiste Berthelot qui va lui succéder.

"Or, dans le compartiment littéraire proprement dit, il est un genre des plus importants, chez nous, qui à cette heure n'est pas représenté, n'a pas de titulaire: c'est la "poésie dramatique". Le vicomte Henri de Bornier, qui vient de mourir, était le dernier de ce "genre" à l'Académie, où il fut toujours représenté, plus ou moins bien, il est vrai, car on y trouve des illustres, à toutes époques, comme Racine, Pierre Corneille, Victor Hugo, Crébillon, Alf. de Vigny; et aussi, d'autres moins, comme Raynouard, M. J. Chénier, Ducis, du Belloy, Baour-Lormian, Lebrun, Soumet, et, plus près de nous, Camille Delavigne, et Ponsard. J'en passe, et des plus médiocres, sans compter Bois-Robert, le ridicule Bois-Robert qui collaborait avec le cardinal de Richelieu et, qui le premier, bien avant Corneille, fit partie de l'Académie, à sa fondation, comme "poète dramatique". Or, aujourd'hui, Ed. Rostand, est le seul qui puisse occuper le fauteuil; il est un quelconque sorte l'héritier unique du genre, puisque Paul Meurice, très vieux, retiré de la vie active, a décliné l'honneur, et que, sur le terrain de la poésie dramatique, il n'y avait que lui de concurrent sérieux. Vous voyez que l'auteur de *Cyrano* a tout pour lui, c'est un opportuniste et un heureux qui a toutes les chances et, avant tout, celle d'arriver à l'heure favorable, ce qui est la meilleure de toutes!

— Une question indiscrète: vous dites tout à l'heure que l'Académie était comme la flore

de l'esprit littéraire français, eh bien, estimez-vous qu'il faille absolument être un littérateur pour en faire partie?

— Non pas, l'Académie est et a toujours été un "salon", il fut même de principe dès sa fondation, lorsque les beaux esprits se réunissaient chez Valentin Courart, le bourgeois de la rue des Ecoles, qu'il n'était pas nécessaire pour en faire partie d'être "littérateur", c'est à dire d'avoir écrit, mais simplement d'être lettré, c'est-à-dire ami éclairé de la littérature. La tradition s'en est, d'ailleurs, toujours conservée ainsi. Je crois même qu'il est des cas où le bagage littéraire peut être un obstacle, et je me souviens d'une boutade plaisante d'Emile Augier, à ce propos. C'était en... au fait j'aime mieux ne pas préciser, pour ne pas vous donner une "claf". Donc à cette époque se présentait à l'Académie un fort aimable homme, très aimé, très estimé, esprit très fin, mais écrivain plus que médiocre, bien que chargé d'un gros bagage, dans lequel il y avait de tout... et pas grand'chose. Sainte-Beuve qui le patronnait s'en fut trouver Augier, pour avoir sa voix et aussi son influence. Dès les premiers mots, Augier se mit à rire: "Vraiment, dit-il, je ne saurais voter pour lui, il y a un obstacle sérieux!" — "Il est si charmant, si courtois, si bien élevé, si homme du meilleur monde!" — "Oui, j'en conviens, mais il y a un obstacle..." — "Lequel?" — "Il y a ses ouvrages..." dit Augier, blagueur. — "Ah! mon cher, s'il n'avait rien écrit, ça irait tout seul, parbleu, mais il y a ses ouvrages, c'est l'obstacle..." — "Après cela — reprit-il — si vous y tenez absolument, nommons-le, quand même, il entrera à l'Académie pour y représenter la courtoisie, et la bonne éducation, il sera du compartiment des gens du monde!"

— Est-ce qu'il fut nommé?

— Parfaitement, ce fut même un académicien des plus actifs et des plus utiles, il se crut "littérateur", alors qu'il n'était que... lettré, il est mort, il y a quelques années, emportant son illusion dans la tombe.

— Pour en revenir à Rostand, vous croyez alors qu'au mois de mai?

— Au mois de mai, avec les premières feuilles, il pourra faire broder celles de son frac académicien, il a tout pour lui, il est à la fois, littérateur, lettré, homme du monde, et c'est l'oiseau rare, le seul de son espèce, dans son compartiment, un compartiment réservé.

— Il est bien jeune!

— Tant mieux, il sera immortel plus longtemps!

VERS LE POLE NORD.

C'est aujourd'hui un Canadien français qui prépare une expédition vers le pôle nord; le capitaine Bernier orgueilleux, en ce moment, dans tout le Canada, des conférences pour amener ses compatriotes à l'aider dans son entreprise.

Le capitaine Bernier va faire construire un navire qui jagera de 300 à 350 tonnes; ce navire aura la mâture d'un voilier, mais il sera muni de puissantes machines, capables de lui imprimer une vitesse de 10 à 12 nœuds. L'équipage se composera d'une quinzaine d'hommes au plus.

Le bateau du capitaine Bernier sera en chêne; son gouvernail sera complètement en dehors de la coque du navire, afin qu'il puisse être remplacé plus facilement, s'il se brisait.

C'est le 1er juillet 1902, que le capitaine Bernier, sur son bateau qui s'appellera *Sir Wilfrid*, partira de Vancouver à la découverte du pôle nord. En route, il lancera chaque mois, des ballons et des cerfs-volants portant de ses nouvelles.

Puisque nous fûmes des premiers à signaler l'utilisation récente, dans nos pays vinicoles, des coups de canon contre les orages de grêle, nous nous devons de noter les progrès de cette artillerie.

Hier à la Société des Agriculteurs de France, M. Vignas, qui a organisé un système de défense contre la grêle dans le Beaujolais, a rendu compte de sa participation au "Congrès du tir contre la grêle", qui vient de se tenir à Padoue.

Il a signalé qu'en Italie, où il n'y avait, il y a un an, que seize cents canons para-grêle, on en compte aujourd'hui plus de dix mille.

Mais il a fait des révélations plus curieuses. Il paraît que les expériences ont établi que les coups de canon annihilent, en même temps que la grêle, les effets de la foudre elle-même.

Et il a cité le cas amusant d'un agriculteur italien qui, connaissant ces résultats et désireux, en bon mari, d'éviter à sa femme les grandes frayeurs qu'elle avait de la foudre, acheta un canon qu'il tira sans cesse contre les nuages, en temps d'orage.

Oui, mais si l'on a une femme qui a peur du canon?

Cercle vicieux!

Parlez Moins Haut

L'un, Kaiser d'Allemagne, Guillaume II, je crois, Peut être un Charlemagne Et le premier des rois!

L'autre est l'ar de Russie, — Cet empire si grand Par la superficie Et peut-être le rang!

Le troisième, sans être L'un et l'autre à la fois, Et sans parler en maître, Est Français toutefois!

Enfin, le quatrième Se dit républicain, Et vous savez de même Qu'il est Américain!

Ils sont les quatre Maîtres Glorieux par les toms, Fameux par les ancêtres Ou forts par les canons!

Ils sont pour notre Terre, Le monde